

Habiller les corps / Habiter le vêtement

Véronique Leroy, créatrice de prêt-à-porter, évoque les vêtements transformés de l'enfance à l'origine de sa vocation. Avec la matière de son choix, elle redessine le corps de l'autre, embellit l'ordinaire et espère donner vie à un vêtement qui séduit d'abord celle qui le porte.

David Bernard, dans une intervention prononcée à Beyrouth, commente plusieurs remarques de Lacan concernant la fonction de l'habit chez l'être parlant, et son articulation avec ce qu'il nommait « l'indicible d'une nudité ».

À la demande de la commission Entre-champs ¹, ces textes ont été mis en perspective, car ils traitent tous les deux de la relation du sujet à ce corps dont l'apparence est si liée à l'étoffe qui l'enveloppe.

1. [↑](#) Commission Entre-champs 2022-2024 : Sol Aparicio, Anne Castelbou-Branaa, Anne Meunier, Sophie Pinot et Irène Tu Ton.

Entretien

Les corps habillés de Véronique Leroy

Dans le cadre de la commission Entre-champs, sur le thème de la présence des corps dans la subjectivité de notre époque, Anne Castelbou Branaa et David Bernard ont rencontré, le 25 novembre 2023, Véronique Leroy dans son atelier parisien pour un entretien, transcrit par Sophie Henry.

Un désir affirmé de faire de la mode

Anne Castelbou Branaa : Merci d'avoir accepté de nous recevoir dans votre atelier. Pouvez-vous vous présenter ?

Véronique Leroy : J'ai quitté ma Belgique natale pour faire des études de mode à Paris. À l'époque, il y avait très peu d'écoles de mode, le métier de styliste n'avait pas de nom encore. Je me suis présentée dans une école à Anvers qui avait une section mode depuis quelques années, mais d'origine wallonne je n'ai pas été acceptée, ça a été une grande déception. Je n'avais même pas imaginé être refusée. Ça m'a terrassée ! Pendant deux mois je me suis enfermée chez mes parents, puis un jour je leur ai dit : « La semaine prochaine je pars, je veux faire une école de mode à Paris. » Et voilà comment je suis arrivée à Paris.

A. Castelbou Branaa : Avec un désir extrêmement affirmé de faire de la « mode » !

V. Leroy : C'était au-delà du désir, c'est très bizarre, mais c'était vital. Je suis arrivée fin août, j'ai fait le tour de toutes les écoles privées, une seule m'a acceptée. C'était une école de « coupe à plat », de modélisme, qui n'avait rien à voir avec ce que je voulais faire. Je ne voulais pas faire de la couture, je voulais faire de la mode. J'ai harcelé le directeur d'une école durant des semaines, et il m'a dit : « Bon, je vous mets sur un coin de table, vous pouvez venir. » Mes parents avaient vu à quel point j'étais

déterminée. Depuis toujours je voulais faire de la mode, des vêtements, c'était la seule chose qui me préoccupait. J'ai donc pu intégrer cette école.

David Bernard : « Depuis toujours », c'est quand ?

Une vocation précoce

V. Leroy : Le point de départ, ce sont des moments de grand plaisir à réaliser des choses avec ma grand-mère... Des moments de grâce ! Ça a commencé avec des vêtements pour poupées. Je n'aimais pas jouer à la poupée, mais j'aimais faire les vêtements. Elle m'a appris très tôt. À 4 ans, je savais crocheter, tricoter. Ces moments de grâce, de bien-être, partagés avec ma grand-mère, ont été des parenthèses dans ma vie d'enfant qui n'était pas très heureuse. Je crois que ça vient de là.

Elle avait beaucoup de plaisir à m'habiller, elle reprenait les vêtements de ma cousine, qu'elle retravaillait, recoupait, elle me raccourcissait les jupes. La maxi-jupe en daim des années 1970 de ma cousine, elle me la faisait mini et puis dans le reste elle me faisait un petit gilet.

D. Bernard : Donc, elle en faisait autre chose, elle la transformait ?

V. Leroy : Elle transformait et elle en faisait deux vêtements !

D. Bernard : La regardiez-vous faire ça ? Quand le vêtement prend-il forme ?

V. Leroy : Oui, je participais, je pense que c'était de grands moments d'amour, j'ai dû me sentir très bien. Je retrouve ça, comme un état de grâce, d'apaisement, quand je travaille, quand je crée et que je sens que ça fonctionne, que ça prend vie, et qu'il y a un chemin qui mène à quelque chose. Parce que, avant qu'il devienne vêtement, il faut d'abord le visualiser, trouver la couleur, la matière et que tout cela fonctionne ensemble. J'adore toutes les étapes : celle depuis rien jusqu'au bout ! Je ressens par moments ce bien-être que j'avais certainement avec ma grand-mère. Mes premiers moments de satisfaction dans ma vie ont été d'arriver à partager, à créer quelque chose, de crocheter, de faire des « petits carrés » avec elle.

D. Bernard : Était-ce aussi le plaisir de faire ça en petit ?

V. Leroy : Je pense que ça permettait d'aller au bout, rapidement, en tout cas à mon échelle. Parce que je me suis fait aussi des vêtements quand j'avais 6 ou 7 ans. Des pulls, des maillots de bain à 6 ou 7 ans, avec des petits carrés, des triangles crochetés.

A. Castelbou Branaa : Vous disiez tout à l'heure que c'était vital de faire de la mode. N'imaginiez-vous pas faire autre chose dans votre vie ?

V. Leroy : J'étais très rebelle adolescente, j'ai eu une adolescence très difficile et ça m'a guidée, ça a été mon but. Ça m'a aidée à ne pas me perdre.

D. Bernard : L'adolescence est un autre moment fort, très riche, à l'égard du vêtement.

V. Leroy : Mais oui ! Là, je décidais de ce que je portais, je me faisais des tenues. Je ne pouvais pas en acheter parce qu'on n'avait pas d'argent. On n'achetait pas de vêtements, on récupérait, on transformait.

D. Bernard : On évoquait avant l'entretien le rapport de l'adolescence aux friperies.

V. Leroy : Avant les friperies, tout au début de l'adolescence, j'ai commencé à me faire des tenues avec les vêtements de mon père. Il n'était pas très grand, et moi j'étais très maigre et très petite, j'avais beaucoup de mal à trouver des vêtements en friperie à ma taille. J'étais obligée de les retailler quand c'était trop grand. Les couleurs des vêtements exposés dans mon atelier, marron, jaune, écru, ocre, sont celles qui m'ont plu quand j'étais enfant, les couleurs à la mode dans les années 1970, et je n'en sors pas ! Si je regarde ma première collection, c'est cette gamme de couleurs que je vois là. C'est ocre, moutarde. J'adore les couleurs... « pas aimables » !

Le choix de couleurs « pas aimables »

D. Bernard : Les couleurs pas aimables ?

V. Leroy : Je cherche toujours des couleurs « pas aimables » et mes vêtements sont pareils. Ils ne sont pas faciles à aimer, il faut les apprivoiser un peu et puis, une fois qu'on les a apprivoisés, on ne les lâche plus !

Parce que je ne suis pas facile à aimer, eh bien, mes vêtements, c'est la même chose. C'est très bizarre. C'est certain, je n'aime pas quand c'est facile ! Ça doit venir de mon enfance. Depuis toujours je fais attention aux vêtements que je porte, depuis toujours c'est ma plage de liberté parce que ma mère me laissait toute liberté sur le sujet. Vers 12 ans, avant d'aller au lycée, je passais des journées à ouvrir le placard de mon père, qui n'avait pas beaucoup de vêtements, mais je me souviens encore d'un peignoir en Harris tweed, avec le col châle, gris à carreaux avec les poches plaquées, que je trouvais d'une élégance hallucinante, alors que c'était une veste d'intérieur ! Je me souviens aussi d'un cardigan chiné avec un grand col, je fais toujours de la maille chinée et toujours avec de grands cols, un col montant qui se boutonne et, quand on le déboutonne, qui se déploie un

peu. Et puis j'essayais ses pantalons que je ceinturais, les chemises et les vestes que je repinçais.

D. Bernard : Est-ce d'abord par les vêtements de l'autre que ça a commencé ?

V. Leroy : Ça a commencé avec ma grand-mère qui transformait, retailait. Moi, à 12 ans, je ne retailais pas. Elle remettait à plat et elle refaisait dedans, moi je transformais. Je me revois essayer les vêtements de ma mère, mais avec eux je me sentais déguisée, alors qu'avec le pantalon d'homme, le costume d'homme, la chemise d'homme, le gilet, non. J'ai toujours fait des gilets. Je me faisais des petits looks avec ces gilets, je les resserrais derrière, je mettais des épingles à nourrice. Puis adolescente je suis allée à l'école en ville et là c'était la liberté, je passais mon temps dans les friperies. Ce n'était pas à la mode, mais on était quelques-uns à Liège à faire ça, on n'avait pas Emmaüs, mais on avait « Les Petits Riens ». « Les Petits Riens », qui existent toujours, c'est le « Emmaüs belge ». Ça m'a donné l'illusion que je sortais de ma classe sociale. J'ai existé à travers ça. Et puis, du coup, j'étais très originale.

D. Bernard : Vous dites finalement que vous prenez la forme de départ chez l'autre, dans le vêtement de l'autre. Puis vous y allez avec votre coupe à vous, votre geste à vous. Est-ce que ce n'est pas ça aussi qui est un peu libérateur : quelque chose que vous prélevez chez l'autre, pour en faire autre chose ?

V. Leroy : Les vêtements de l'autre ont été un point de départ, mais quand j'ai commencé à couper, j'ai trouvé une place. Une place où j'arrivais à m'exprimer, où on faisait attention à moi, on me regardait. Avant on ne me regardait pas. Je ne comprenais pas et donc c'est grâce au vêtement que par la suite je me suis imposée dans des groupes.

D. Bernard : Que représente pour vous ce geste-là de couper ?

V. Leroy : C'est donner vie, ce n'est même pas couper, c'est donner vie à quelque chose. Je pars de rien, d'une idée, d'un bout de tissu, et je donne vie à quelque chose. Et surtout, je le dessine, je le visualise avant de le faire.

A. Castelbou Branaa : Avez-vous une image qui s'impose à vous ?

V. Leroy : Je commence à dessiner, j'ai le tissu, je choisis d'abord la matière, je dessine en même temps, ou après, mais c'est les deux ensemble. C'est la matière et le dessin parce que la matière va me donner les volumes, la forme, la ligne, les détails, les finitions. Mais je crois que c'est donner la vie à quelque chose. Je n'ai jamais cherché à faire des vêtements étonnants,

décorés, ça ne me plaît pas. J'ai mis longtemps à mettre des mots dessus, c'est comme si j'essayais d'insuffler une âme dans mes vêtements. Et quand c'est réussi, je le vois à la petite étincelle dans le regard de mes clientes fidèles. Quand elles se regardent avec le vêtement... ça leur révèle quelque chose d'elles-mêmes qu'elles n'avaient pas vu et ça, quand ça arrive, vraiment j'adore.

Ce que le vêtement révèle

D. Bernard : C'est-à-dire ?

V. Leroy : D'un coup elles se plaisent, c'est presque une auto-séduction grâce au vêtement. Ça doit arriver bien d'autres fois, mais quand je vois que c'est grâce à mon vêtement, ou grâce à une ligne du vêtement, une cambrure ou une épaule, c'est très satisfaisant... pour moi.

A. Castelbou Branaa : Il y a de grandes satisfactions à trouver une forme qui plaît à l'autre ?

V. Leroy : Qui ne plaît pas forcément à tout le monde. Il y a comme un dialogue qui s'installe avec le vêtement quand il est adopté.

D. Bernard : Une chose est d'avoir un vêtement, autre chose est de le porter.

V. Leroy : Celles qui achètent mes vêtements souvent veulent se séduire, elles. Je l'ai remarqué. Si beaucoup de femmes achètent des vêtements pour plaire à l'autre, dans ma clientèle, c'est d'abord pour se plaire à elles. Je peux avoir moi-même un rapport « d'amour » avec la tenue que je me suis appropriée et que je peux porter pendant six mois !

D. Bernard : Quand vous parlez de l'amour, de ce rapport d'amour au vêtement, est-ce vraiment au vêtement plus qu'à l'image qu'il renvoie ?

V. Leroy : Oui, c'est plus au vêtement qu'à l'image.

A. Castelbou Branaa : Cela vous rappelle-t-il ce que vous ressentiez ?

V. Leroy : Quand je travaille, je retrouve ce même sentiment. Avant que ce soit mon métier, j'étais ma propre mannequin, je m'habillais, mon plaisir était de me faire des *looks*. À partir du moment où c'est devenu mon métier, mon plaisir a été de faire des *looks* sur un mannequin. Ce n'est plus moi que j'habille. Il y a des vêtements que je vais porter, mais il y a ceux que je fais et que je ne porterai pas, que je ne porterai jamais.

A. Castelbou Branaa : Pourquoi ?

V. Leroy : Je me suis forcée à faire un exercice un peu schizophrénique. Je me disais : « Ah ! si j'étais grande, je porterais ça, si j'avais de longues jambes fines, je pourrais porter ça. » Je me projetais dedans mais pas avec mon physique, et pas forcément avec ma personnalité. Ça m'a permis de faire des choses qui m'ont fait avoir beaucoup de succès en presse, les premières années.

D. Bernard : Vous dites qu'au départ vous vous projetez.

V. Leroy : D'abord c'est la matière. Je ne sais pas, il se passe quelque chose avec le choix du tissu, le choix de la matière.

D. Bernard : Avant même d'imaginer la tenue ?

V. Leroy : C'est le tissu qui me parle d'abord. J'ai un rapport à la matière, au touché, au tombé, je ne sais pas d'où ça vient.

A. Castelbou Branaa : Mais vous le repérez comme ça ?

V. Leroy : J'ai toujours aimé les mêmes matières. J'ai le souvenir dans l'enfance d'avoir des vêtements en éponge, je suis obsédée par l'éponge, et les vestes en Harris tweed rêches de mon père. J'adore les matières sèches, je n'aime pas les matières moelleuses. Je déteste ça !

D. Bernard : Donc un peu comme les couleurs, des matières pas tout de suite aimables ?

V. Leroy : Exactement ! Quand j'ai créé ma marque, la couleur à la mode était le noir. Tout le monde voulait du noir, je refusais de faire du noir, je ne faisais pas de noir dans mes collections. Des clientes me disaient : « S'il vous plaît, faites-le-moi en noir », je répondais : « Non, ce n'est pas possible ! »

A. Castelbou Branaa : Alors justement, pourquoi pas le noir ?

V. Leroy : Je pense que c'est une manière de résistance. Mais résister à quoi, je n'ai pas compris, je n'ai toujours pas compris.

A. Castelbou Branaa : Résister à la mode ?

V. Leroy : Je ne sais pas. J'ai encore des résistances comme ça, mais je ne sais pas à quoi c'est dû. Il y a quelques années, je me suis dit : « C'est parce que je suis têtue ! » Comme les Liégeoises peuvent l'être.

Je suis une amoureuse du prêt-à-porter. J'ai grandi avec le premier prêt-à-porter. Moi je voulais faire des vêtements qui n'étaient pas classiques mais qui étaient une nouvelle forme, qui pouvait survivre au temps tout en ayant du cachet, et ça c'est très difficile.

A. Castelbou Branaa : Qu'est-ce que vous recherchez à créer ?

V. Leroy : La singularité !

D. Bernard : Vous parlez de la silhouette, notamment.

V. Leroy : La silhouette, c'est les lignes... J'ai un dessin assez stylisé, qu'on retrouve si on met le vêtement à côté du dessin. On retrouve l'esprit, on retrouve la ligne. Mon dessin est plutôt expressionniste.

Le vêtement remodèle le corps, provoque une posture

A. Castelbou Branaa : À quel corps pensez-vous quand vous dessinez ?

V. Leroy : À ce que je ne suis pas ou à ce que je n'étais pas ! Un corps assez longiligne. J'ai toujours été fine, mais je suis petite. J'ai commencé par dessiner des silhouettes avec de longues jambes, dès le début. Mais j'ai toujours été fascinée par les défauts. Donc j'aime aussi dessiner en provoquant des défauts ou en les soulignant. Quand au début je faisais de l'*oversize*, du *baggy*, ce n'était absolument pas à la mode. Le vêtement redessina le corps, en l'exagérant d'une manière ou d'une autre.

D. Bernard : Le vêtement redessine-t-il le corps ?

V. Leroy : J'adorais redessiner les proportions, j'adorais allonger soit le buste, soit les jambes, ou appuyer l'épaule ou réduire, faire de toutes petites silhouettes parce que le vêtement était un peu petit.

D. Bernard : Est-ce aussi ça, la satisfaction que vous trouvez dans votre pratique : à partir d'une forme de départ, redessiner le corps ?

V. Leroy : C'est subtil, mais c'est là-dessus que je travaille. Redonner une attitude avec le placement de la poche, ou le volume. Je n'ai jamais mis les poches au hasard, j'ai souvent mis des poches parce que c'était une manière d'enrichir le volume ou les lignes que je dessinais et ça provoquait une posture.

A. Castelbou Branaa : Est-ce sur ce point qu'il y a eu rencontre avec le style d'Azzedine Alaïa, dont vous avez été l'assistante ?

V. Leroy : Ce n'est pas que j'aimais la mode d'Alaïa, mais j'ai voulu travailler chez lui, mon instinct me disait que c'était là que je devais aller. J'aimais sa manière de faire.

D. Bernard : Quelle était sa manière de faire ?

V. Leroy : C'était dans l'engagement, il était totalement engagé dans ce qu'il faisait. Il était à fond, il ne vivait que pour ça, il ne lâchait rien, il était au millimètre.

A. Castelbou Branaa : Vous vous êtes reconnue dans cet engagement.

V. Leroy : Oui, je pense. Et pourtant son style n'était pas le mien. Adolescente de 19 ou 20 ans qui avait fait deux ans d'école de mode, je savais que ce qui était à la mode, c'était Comme des garçons, que j'aimais bien, Romeo Gigli, Yohji Yamamoto. Alaïa n'a jamais été reconnu comme étant quelqu'un à la mode, il avait un style à lui, mais il n'était pas d'avant-garde.

A. Castelbou Branaa : Mais il y avait le style qui s'imposait chez lui.

V. Leroy : Oui, puis il forçait l'admiration.

D. Bernard : Comment ça ?

V. Leroy : Il était tellement convaincu, concerné, que tout le monde l'admirait. Dès qu'on l'approchait, on ne pouvait que l'admirer. Et donc je suis venue travailler chez lui. J'ai commencé là-bas et je me souviens très bien... Il me rappelait ma famille, je me suis sentie très, très bien.

D. Bernard : Parlez-vous de la matière ?

V. Leroy : Lui, c'était la même chose, je crois que ça vient de là aussi. Il travaillait d'abord à partir de la matière, il choisissait les tissus avant de faire. Chez Alaïa, j'ai appris ça et je pense que toutes mes obsessions viennent de là-bas aussi. J'ai refait ce qu'il faisait.

D. Bernard : Est-ce là aussi que vous avez appris le jeu des contrastes ? Une tenue n'est pas une unité, à l'intérieur il y a le jeu avec les contrastes, les détails.

V. Leroy : Les finitions, les détails, c'est chez lui que j'ai vu leur importance. En fait, il était autant modéliste que styliste. C'est lui qui faisait les toiles et il était acharné, il faisait, défaisait, refaisait, redéfaisait, refaisait.

A. Castelbou Branaa : Vous parlez aussi de vos « obsessions » pour les fronces et les ceintures en forme de boudins.

V. Leroy : J'ai des obsessions pour les galons, pour une coupe de vêtement, pour les matières, pour toutes les formes de fronces, elles permettent de souligner, de donner du relief. Ça appuie à un endroit, ça épaisse le trait à un moment, ça va insister, ça va amincir ou ça va donner du volume,

mettre en valeur. Les surpiquûres, c'est la même chose. Je travaille beaucoup sur les surpiquûres, les galons, les ganses, ça me permet de re-souligner.

A. Castelbou Branaa : Avec ces « ajouts », y a-t-il une volonté de remodeler la silhouette ?

V. Leroy : Ou d'insister.

D. Bernard : Vous avez dit tout à l'heure « une silhouette, c'est une ligne ».

V. Leroy : Ou c'est un ensemble de lignes, de traits. Je retrouve les lignes quand je prends le papier, le patron. Je suis incapable de laisser partir un patron en montage sans avoir revérifié les lignes.

D. Bernard : Ce trait est-il de l'ordre d'une coupure ?

V. Leroy : Non, c'est plus de la définition qu'une coupure. Pour moi, une coupure, ça va être des choses plus simples, plus nettes. Je n'aime pas les lignes droites, donc même celles qui sont droites, elles seront courbes. Je déteste les vêtements faits à la règle, donc ça ne va pas être un coup de ciseau, parce que pour moi le coup de ciseau a un côté...

D. Bernard : ... froid ?

V. Leroy : Oui. C'est presque à main levée.

A. Castelbou Branaa : Par quoi êtes-vous inspirée ?

V. Leroy : Par moments, je ressens de petits moments de grâce, mais c'est très rare, c'est fulgurant, c'est furtif. Mais c'est quand je relie plusieurs choses et que je vois que ça prend forme ou que ça a un sens.

D. Bernard : Quand ça prend-il forme ?

V. Leroy : Quand je vois une histoire, quelque chose qui se dessine avec un fil conducteur. Parce que dans une collection de « prêt à porter », c'est des familles de vêtements que l'on fait et il faut que je réussisse toutes ces familles ! Alors la satisfaction vient de la construction d'une histoire et du lien ou de la réaction des vêtements entre eux.

A. Castelbou Branaa : Dans votre présentation, vous parliez aussi de l'influence de l'œuvre de la réalisatrice belge Chantal Akerman sur vos créations.

V. Leroy : Je suis contente de l'avoir rencontrée !

A. Castelbou Branaa : Qu'est-ce que vous aimez chez elle qui vous a inspirée ?

V. Leroy : Sa façon de traiter l'ordinaire. Au début de ma carrière, j'essayais de sublimer l'ordinaire. J'essayais de trouver la beauté ou le petit truc qui faisait que le vêtement sorte de l'ordinaire.

A. Castelbou Branaa : Et c'est toujours le cas, non ?

Embellir « l'ordinaire »

V. Leroy : Oui ! J'aime partir des choses modestes, ordinaires, ou tellement habituelles qu'on ne les voit même plus. J'adore souligner quelque chose qui va faire qu'on va les trouver belles, ou intéressantes, ou différentes. Au début, j'avais fait des collections sur « les Miss », les Miss France par exemple, parce qu'à l'époque il fallait avoir des thèmes dans les collections. J'essayais toujours de trouver des thèmes ordinaires mais en les sublimant. Mes premières collections, c'étaient donc des « secrétaires », des « concierges », des « femmes de footballeur », considérées alors comme ordinaires et vulgaires. Je voulais montrer aux autres ce que je voyais de beau dedans.

J'ai découvert ensuite, au milieu des années 1990, les photos de Martin Parr. Je me suis reconnue dans l'univers de celui qui aimait aussi l'ordinaire et qui prenait en photo les prolos anglais à la plage. Je me suis dit : « C'est fantastique, je ne suis pas toute seule ! »

D. Bernard : Toujours du côté des femmes ordinaires ?

V. Leroy : Oui, je suis solidaire des femmes, celles qui sont un peu maladroites me touchent. Un peu maladroites dans leur façon de plaire, de séduire. J'utilise ça parfois et je le détourne.

A. Castelbou Branaa : Vis-à-vis de la mode, comment vous situez-vous aujourd'hui ?

V. Leroy : La mode est devenue à la mode et je trouve ça terrible, ça me déplaît beaucoup. J'ai aimé ce milieu au début parce que ça se méritait. Et puis la mode est un moyen d'expression et de communication pour ceux qui l'aiment.

A. Castelbou Branaa : Pour être reconnus ?

V. Leroy : Être reconnus, communiquer et dire qui on est ou qui on veut être ! Dans le milieu de la mode, c'est très codé. Les gens de la mode ont l'habitude d'analyser la personne en fonction de la façon dont elle est habillée. C'est très révélateur pour eux.

A. Castelbou Branaa : Vous avez dit tout à l'heure qu'une collection, c'est une famille de vêtements.

V. Leroy : Oui, une collection n'est pas un vêtement, c'est des groupes de vêtements.

D. Bernard : Est-ce pour vous un hasard si l'on parle de « défilé » ? Vous parliez de l'importance du mouvement dans le vêtement.

V. Leroy : Quand le vêtement défile, il est en mouvement. Le fait que le vêtement soit porté aide à le rendre vivant, et en plus, il y a ce côté famille, le groupe... Les vêtements arrivent les uns derrière les autres, avec une logique, une suite, ça fait une chaîne et ça a toujours un autre impact que de juste les voir sur des cintres. Je ne défile plus depuis quelques années et maintenant pour la présentation de mes collections, je n'ai pas la même visibilité. Là le vêtement est vendu sur un mannequin. Mais le fait que dans un défilé il soit porté par des filles, qu'il y ait des accessoires, le maquillage, la bande-son, la musique, crée une atmosphère qui aide à donner vie à cette collection. Ça permet d'expliquer la collection sans mettre de mots dessus.

Positionner le vêtement

D. Bernard : Dans votre texte de présentation, vous parlez de « touche finale », qu'entendez-vous par là ?

V. Leroy : C'est positionner le vêtement, par rapport à ma vision, à la façon dont il doit être mis, basculé un peu à l'arrière, ou plus à l'avant. J'explique qu'il y a plusieurs manières de le porter.

D. Bernard : Il faut que ça tombe bien ?

V. Leroy : Que ça tombe comme on veut que ça tombe. Pas juste ni bien. C'est le travail de la coupe.

D. Bernard : C'est quand même toujours remodeler ou rejouer avec la forme de départ.

V. Leroy : Oui, j'aime bien jouer avec ces lignes de repères et modifier le corps. Et modifier les distances, les réduire, les allonger, les étirer.

D. Bernard : Vous dites votre satisfaction, votre plaisir de jouer avec la forme. On est dans cet espace de jeu, de création. Si on interrogeait les choses par l'envers, si ce n'était pas possible de jouer avec l'image, avec le vêtement, ça donnerait... un côté uniforme, à l'inverse du jeu possible avec la forme.

V. Leroy : J'ai travaillé pendant plusieurs années chez Léonard, une marque de vêtements français avec beaucoup d'imprimés. Quand je suis arrivée là-bas, je me suis dit : « Mais je ne vais pas pouvoir jouer, je ne vais pas pouvoir m'amuser. » Il y avait ce diktat de l'imprimé, avec des couleurs. Je me suis attelée à trouver une manière de continuer à trouver du plaisir. J'avais des contraintes très précises, et très dures à suivre. Je me suis souvent surprise à trouver vraiment la liberté en respectant les contraintes imposées : par exemple, toujours des fleurs roses sur fond noir, mais je contournais l'obligation en les faisant géantes !

A. Castelbou Branaa : Votre créativité n'a pas été stoppée.

D. Bernard : Vous en avez fait un exercice de style, comme disait Raymond Queneau. À partir de contraintes, vous en avez fait quelque chose.

A. Castelbou Branaa : Quand vous créez un vêtement, pensez-vous à la question du dévoilement du corps ?

V. Leroy : J'ai réfléchi à cette question. Au début de ma carrière, il m'est arrivé de faire des vêtements très sexys, très dénudés, mais je jouais avec les codes. Je le faisais aussi parce que l'on était dans une période où le dénuement avait une portée subversive. Mais personnellement j'aime les collections hiver, j'aime la matière. Je fais peu de choses légères, fluides...

A. Castelbou Branaa : Mais il y a quand même parfois des mini-jupes dans vos collections.

V. Leroy : Oui, mais je vais plutôt jouer sur des longueurs. J'aime surtout les collections d'hiver, les superpositions, avec plein de pièces les unes sur les autres. J'ai toujours aimé l'hiver plus que l'été. Je crois que ça vient des vêtements d'homme que je mettais, non pas pour m'habiller en homme, mais parce que c'était ceux qui étaient à ma disposition.

A. Castelbou Branaa : Avez-vous toujours voulu créer des vêtements pour les femmes ?

V. Leroy : Oui.

A. Castelbou Branaa : Jamais pour les hommes ?

V. Leroy : Non, je n'ai jamais eu l'occasion. J'y ai pensé, mais c'était déjà tellement difficile d'arriver à gérer la mode femme, la production, les collections. Je ne me suis jamais sentie suffisamment épaulée pour pouvoir faire de la mode pour l'homme. J'aurais bien aimé.

A. Castelbou Branaa : Qu'est-ce que vous auriez aimé faire, par exemple ?

V. Leroy : Je pense que j'aurais rhabillé mon père !

D. Bernard : Cela peut-il décider d'une vocation, de vouloir rhabiller l'autre ?

V. Leroy : Il y a plusieurs manières de porter mes vêtements. Cela permet de jouer avec, cela donne une liberté à la cliente. C'est comme une interaction, elle a l'impression d'agir sur le vêtement.

D. Bernard : Il y a du mouvement, comme vous disiez tout à l'heure.

V. Leroy : La mode, ce sont surtout des diktats, ça ne laisse pas beaucoup de liberté. C'est pour ça que j'aime bien le vêtement qu'on peut s'appropriier ou celui qui peut vivre longtemps. Quand il est trop dans le moment...

D. Bernard : ... il est autoritaire.

V. Leroy : Oui, il est autoritaire et il meurt vite, il se démode. Mes vêtements sont autoritaires mais d'une manière détournée. La personne qui porte un de mes vêtements a l'impression qu'elle peut se l'approprier en jouant avec, mais le jeu a été décidé avant. C'est moins totalitaire, c'est plus subtil.

D. Bernard : À l'inverse de ces diktats, il y a les jeux de déguisements des petits.

V. Leroy : Ma grand-mère me déguisait tout le temps dans les vêtements de ma cousine ou avec les tentures. Chaque année, elle choisissait le thème bien à l'avance. J'ai été une Indienne d'Amérique, une Chinoise, une Espagnole, parce que, pendant des semaines, elle peaufinait mon costume, elle le créait, elle me maquillait.

A. Castelbou Branaa : Dès le début il y avait le plaisir de la transformation.